

1-COMMENTAIRE

Objet d'étude : le théâtre du XVII^e siècle au XXI^e siècle.

Émile Augier, *Gabrielle*, Acte I, scène 1, 1849.

Introduction

Le texte soumis à notre étude est un extrait de *Gabrielle*, comédie en cinq actes, écrite par Émile Augier en 1849. Il s'agit d'une scène d'exposition dans laquelle deux époux bourgeois s'opposent : Julien parle d'argent, de sa situation florissante et de considérations domestiques décevantes, tandis que Gabrielle rêve d'amour, de bonheur et d'émancipation. Nous nous demanderons donc en quoi cette opposition entre époux dès le début de la pièce donne un ton non seulement comique mais aussi critique à cette comédie. Dans un premier temps, nous analyserons comment s'exprime l'opposition entre Julien et Gabrielle avant de considérer, dans un deuxième temps, les effets comique et critiques de cette opposition.

I. L'opposition des deux personnages

Les personnages n'ont pas les mêmes préoccupations. Cela crée une différence notoire dans leur manière de s'exprimer sur scène.

1) Les préoccupations de Julien

a) L'argent et l'ambition de le faire fructifier

Julien compte son argent (vers 3 et 4), espère en gagner « davantage » (vers 11-12), fait ses « calculs » (vers 17) et équilibre son budget à la baisse pour produire de l'épargne (vers 13). Il pense donc au profit en termes matérialistes.

b) Sa « réputation » (vers 5)

Julien se préoccupe du paraître, de l'apparence, de ce qu'on dit et pense de lui. Il est tourné vers sa fonction (vers 9) plus que vers son être intérieur. Il pense à son « ambition » (vers 22) personnelle.

c) Lui-même

Le pronom personnel « je » (vers 3) ou « m' » (vers 8), le déterminant possessif (vers 5, 7) témoignent d'un égoïsme certain du personnage. Julien se montre fier de lui-même et de « sa petite éloquence » (vers 7).

2) Les préoccupations de Gabrielle

a) L'amour et l'attachement affectif

Les premiers mots de Gabrielle, mis à part les trois acquiescements distraits à son mari (vers 10, 14 et 17) concernent l'amour et l'attachement, de son mari à elle, ce qui est en rupture complète avec le quasi monologue de Julien qui précède. Ce n'est en effet pas du tout l'objet du discours de son mari. Les lamentations de Gabrielle « Il croit m'aimer... » (vers 21), « Il m'aime ! il dit qu'il m'aime ! » (vers 23) ne correspondent pas du tout au propos de Julien. Ces exclamations désolées paraissent donc complètement incongrues, comme si Gabrielle n'avait

l'Étudiant

pas écouté, ou ne s'était pas placée sur le même plan que son mari, créant de fait une opposition majeure entre les deux discours.

b) Le « bonheur »

Cet amour « [rêvé] » (vers 30) de celle qui pourrait « [marcher] à travers les campagnes/Appuyant tout son cœur sur un bras bien aimé » (vers 28-29), s'il se réalisait, serait pour elle le « bonheur » (vers 33) : elle serait « heureuse » (vers 27).

c) Son intériorité

Gabrielle « rêve », et même « [se forme] » (vers 30) des rêves intérieurs. Son discours s'appuie sur ses sens et ses émotions : elle « [sent] » et se laisse « [pénétrer] » par les « senteurs » (vers 24). Ainsi utilise-t-elle le conditionnel pour évoquer ce dont elle rêve, mais aussi le pronom personnel « nous » : « nous partirions » (vers 30), « nous irions » (vers 33), « nous nous enivrerions » (vers 36). Elle imagine un « tous deux » quand Julien ne parle que de lui à la première personne « je », qu'il conjugue tous ses verbes au présent de l'indicatif et qu'il lui dit « Je vois que tu comprends mes calculs » (vers 17), alors que manifestement il ne voit rien. Gabrielle a au contraire besoin d'amour, d'attachement affectif, de « tranquillité » (vers 25), de « [paix] » (vers 32), d'« ombre et [de] silence » (vers 32).

3) Des langages opposés

Cette opposition entre époux s'exprime au travers de langages opposés.

a) Le ton familier de Julien

Julien remplace « marchons » par « roulons » (vers 1) selon une métaphore triviale, et n'hésite pas à parler de ses selles à son épouse au vers 16 (« il faut que je me purge »), même si c'est pour faire un trait d'esprit. La citation de Rabelais est explicitement scatologique, ce qui est peu délicat et peu élégant.

b) Le ton lyrique de Gabrielle

Le ton employé par Gabrielle est au contraire lyrique aux vers 21 à 36, comme le montrent notamment l'apostrophe lyrique du vers 23 « Ô nature immortelle » et son supposé dialogue avec la nature, les « senteurs » et les « champs » qui l'« [entretiennent] » (vers 23 à 26).

II. L'aspect comique et critique de la scène

1) L'aspect comique de l'extrait

Cette opposition entre époux crée un effet comique certain.

a) Le ridicule de Julien

D'une part, Julien est un personnage ridicule. Il oppose par exemple sa « petite éloquence » au « gros procès » qu'on lui confie (vers 7 et 8), montrant son autosatisfaction et sa suffisance. La citation de Rabelais qu'il énonce est par ailleurs aléatoire, sans rapport avec ce qui précède, montrant qu'il a une culture de surface qu'il ne parvient pas à insérer correctement dans un propos cohérent.

b) Le dialogue de sourds entre époux

D'autre part, cette scène d'exposition marque d'emblée le peu de communication entre les personnages, qui ne se comprennent pas, et cela crée un effet comique. Contrairement à ce

l'Étudiant

que pense Julien, ce dialogue n'a rien d'un « entretien » qu'on voudrait « [reprendre] plus tard » (vers 18), même s'il s'est « [assis] près [de son épouse Gabrielle] » pour le faire, comme l'indique la didascalie initiale. Il croit que Gabrielle est d'accord avec ce qu'il dit, car il interprète mal ses « oui », et il l'en remercie (vers 18). Il a pris « plaisir » (vers 19) à cet échange et ne s'étant même pas aperçu qu'ils ne « [causaient] » (vers 18) pas ensemble, mais que lui-même parlait tout seul.

S'amorce alors un malentendu, qui a une force comique, mais aussi critique.

2) La portée critique et polémique de l'extrait

a) Une critique du couple bourgeois au travers du mépris de Julien pour les femmes, notamment la sienne

La disproportion du temps de parole est notoire au début de l'extrait. Gabrielle ne fait que dire « Oui, très bien » (vers 10 et 17) ou même simplement « oui » (vers 14) : ces acquiescements ne sont pas des approbations, mais des marques de soumission, voire d'agacement. Gabrielle se sent écrasée dans son couple, elle se résigne, car son mari ne semble pas se rendre compte de son mal-être et de la différence de leurs attentes et aspirations.

De fait, Julien considère son épouse comme une « ménagère » qui serait de surcroît à son service personnel, comme le montre le déterminant possessif « sa » du vers 19 : « c'est plaisir de causer avec sa ménagère ». Il en fait même une généralité, caractérisant le fonctionnement typique du couple bourgeois du XIX^e siècle, dont il est satisfait et même fier, et dans lequel il se complait.

Il considère aussi son épouse comme une « pauvre tête légère » (vers 20), et avec elle toutes les autres femmes mariées comme le montre le pronom personnel « vous ». Cette allégation, en plus d'être méprisante, est déplacée et arbitraire, puisque Gabrielle n'a pour ainsi dire pas encore parlé à ce moment de l'extrait, et que c'est justement lui, Julien, qui a fait preuve de légèreté par ses préoccupations financières d'apparence. Julien n'en est pas moins sûr de lui : il « [se retourne] » sur le chemin de son « travail », qu'il juge sérieux, pour jeter un regard condescendant sur Gabrielle.

b) Du conformisme de Julien aux désirs d'émancipation de Gabrielle

L'extrait commence en effet par un quasi-monologue terre-à-terre de Julien (vers 1 à 20). Il se poursuit par un aparté lyrique de Gabrielle (vers 21 à 36) pour être de nouveau coupé par un dialogue domestique entre les époux (vers 37 à 42). Ces ruptures successives créent des retournements comiques, puisque le spectateur passe d'un spectacle à l'autre : une scène pathétique d'écrasement de l'épouse par l'époux matérialiste, puis une envolée lyrique de l'épouse émotive, pour finir par un dialogue agacé entre un homme qui revendique ses droits patriarcaux et son épouse qui propose des alternatives émancipées.

Julien pense que les hommes doivent gagner de l'argent, en parler et le faire savoir, qu'ils doivent « travailler » (didascalie du vers 18), et que les femmes, « [têtes légères] » doivent s'occuper d'eux : que ce soit leur « mère » ou leur femme. Leur rôle est de recoudre les boutons (vers 38), rapiécer les vêtements (vers 42), si possible sans faire appel à de l'aide extérieure : l'épouse ou la mère doit être au service des hommes de la maison « de sa main » (vers 42). Il adopte de surcroît le ton sévère du reproche au travers d'une question rhétorique (vers 37-38) qui infantilise son épouse, qu'il pense devoir « [gronder] » (vers 39).

l'Étudiant

Gabrielle rêve au contraire de promenades paisibles dans la campagne (vers 28), de tendresse amoureuse et concrète. Le ton lyrique qu'elle emploie pour exprimer ses rêves d'amour et de grâce reste cependant secret, inaudible pour Julien, qui ne l'entend pas puisqu'elle s'exprime en aparté. Gabrielle est plus discrète que Julien. Elle s'exprime « à part », comme le montre la didascalie du vers 21. Quand elle s'adresse à lui, c'est un autre ton : elle est soit distraite et résignée (au début de l'extrait), soit sur le chemin de la revendication (à la fin de l'extrait). En effet, quand Julien la rappelle au vers 37, elle répond nonchalamment « plaît-il ? » (vers 37) ; quand il lui reproche de ne pas entretenir son linge, elle lui propose une réparation de fortune (« mettez une épingle »), à faire lui-même de surcroît. Enfin, elle lui tient tête quand il lui fait remarquer son incompetence en tant que femme de maison : si son linge « est dans l'état le plus piteux du monde », pour autant, elle ne s'en occupera pas, ou alors pas elle-même « je ferai venir une femme », et sans empressement « demain » (vers 41).

Conclusion

Pour conclure, on peut dire que cet extrait place la pièce sous un double ton, comique et sérieux. On a pu en effet remarquer que les époux s'opposaient en tous points, ce qui fait rire le spectateur. Il s'amuse entre dialogues de sourds, cachotteries et ridicules. Mais le dialogue théâtral a une portée plus sombre. On voit en effet que Gabrielle présente plusieurs visages : tantôt résignée, agacée, rêveuse, enthousiaste ou émancipée, la pièce s'annonce plus ambiguë qu'on ne pourrait le penser, d'autant que Julien a l'air de ne rien voir venir. Les personnages sont donc complexes et notre extrait laisse le champ libre à son auteur pour exprimer une critique sociale de l'univers bourgeois du milieu du XIX^e siècle.

2-CONTRACTIONS DE TEXTE ET ESSAIS

Sujet A: La Boétie, *Discours de la servitude volontaire*. Parcours : « défendre » et « entretenir la liberté ».

Contraction de texte

Les réseaux sociaux poussent au conformisme, puisque leur fonction est de regrouper les personnes autour d'idées communes. Ils fonctionnent de façon binaire, entravant tout esprit critique non clivé. L'individu qui ne s'y conforme pas n'en fait pas partie, puisque la communauté s'agrège justement autour de pensées partagées. Entre canal de sociabilité et injonction de normalisation conformiste, Internet est inclusif. Il exige un langage partagé, biaisé toutefois par les algorithmes qui dirigent les uns vers les autres ceux qui se ressemblent. De proche en proche, l'algorithme nous rapproche des uns et nous isole des autres.

Internet n'est donc pas un outil de démocratie, puisqu'il gomme la voix individuelle au profit de la voix collective. Ainsi, chaque personnalité est modelée par la Toile, déconstruite et reconstruite par elle. Cela n'est pas nouveau, seul l'outil l'est : l'homme aime depuis toujours se rassembler et se fondre dans la masse, se sentir égal aux autres.

Conduite de réassurance et recherche de protection dans un anonymat qui nous garde d'être la victime, nous adoptons collectivement une posture qui crée une humanité globalement. On se ressemble pour ne pas être détruits : on est individuellement moins libres, mais on se sent collectivement mieux protégés.

Essai : le besoin d'appartenir à un groupe empêche-t-il d'être libre ?

I. Oui, le besoin d'appartenir à un groupe empêche d'être libre

1) Car on met forcément en sourdine notre personnalité

Thierry Wolton (texte de la contraction) : chacun s'efface dans la masse, justement pour créer la communauté. L'effacement des individus est la condition de la création d'une communauté, car il s'agit de mettre en valeur les points communs du groupe, pas les différences de chacun.

2) La perte de liberté est la condition du bien-être et même de la survie

Or, nous avons besoin de communauté pour survivre. Nous avons besoin de liens : besoin d'appartenance de la pyramide de Maslow (psychologue). Un être isolé à l'extrême et de manière prolongée ne survit pas. Expérience des enfants élevés sans liens d'attachement : les enfants ne survivent pas, car ils se laissent mourir. Le groupe nous fait donc perdre en liberté, mais c'est une façon d'être vivant, voire heureux.

II. Le besoin d'appartenir à un groupe n'empêche pas d'être libre

1) Appartenir à un groupe permet au contraire de retrouver une liberté

D'une part, on s'exprime dans un groupe mieux que si on était isolé. Beaucoup de personnes trouvent une joie et un réconfort certains à se réunir dans un groupe. On peut alors parler

l'Étudiant

avec des personnes qui nous comprennent et que nous comprenons. C'est plus facile, plus fluide, justement parce que c'est plus serré.

2) On peut faire partie de plusieurs groupes

On peut d'autre part faire partie de plusieurs groupes. On peut ainsi valoriser plusieurs parties de nous, dans différents groupes, retrouvant ainsi une forme de singularité, puisque personne ne fait partie de tous les mêmes groupes que moi. Ma famille est déjà un groupe, celui dans lequel je suis né. J'ai la liberté du choix de mes groupes, et du nombre de groupes desquels je fais partie.

Conclusion

Le besoin d'appartenir à un groupe empêche donc partiellement d'être libre, mais pas heureux. C'est même une des conditions du bonheur (Luc Ferry, philosophe).

Sujet B : Fontenelle, *Entretiens sur la pluralité des mondes*, Premier soir, Second soir, Troisième soir. Parcours : le goût de la science.

Contraction de texte

Regarder le ciel comporte quelque chose qui dépasse celui qui regarde, car ce dernier fait lui-même partie de l'univers qu'il observe. Nous sommes partie intégrante du système dans l'histoire duquel nous sommes inclus. Copernic, et Galilée après lui, découvrent en effet que notre planète et nous-mêmes ne sommes pas le centre du monde. L'observation des astres de même que la théorie de l'évolution montrent au contraire que nous appartenons à une histoire globale. Ainsi la recherche astronomique concerne-t-elle absolument l'Homme. Si observer et étudier le ciel produit en effet émerveillement et connaissance, poésie et science, il y a de quoi se sentir acteur sur une Terre, planète sur laquelle la vie est progressivement apparue, et dont l'environnement est maintenant en voie d'être détruit par les activités humaines. Les Hommes, qui ont été capables de voir et de comprendre que la Terre était unique, sont aussi ceux qui, ironiquement, détruisent la vie qui en fait sa spécificité, risquant donc eux-mêmes de mourir. L'astronomie et l'écologie sont donc deux sciences qui, ensemble, nous parlent d'émerveillement, mais aussi de menace.

Essai : le goût de la science nous aide-t-il à voir le monde autrement ?

I. Oui, le goût de la science nous aide à voir le monde autrement

1) On voit le monde de façon plus juste

Quand on a plus de connaissance, on regarde le monde avec plus d'acuité, car on sait quoi observer et comment observer. Le regard n'est plus celui du naïf, mais celui de l'homme cultivé, qui dirige un regard fin et nuancé vers l'essentiel. Ainsi on peut par exemple être plus vigilant sur certaines menaces réelles, les voir et même agir pour les éviter. On peut aussi, à l'inverse, éviter le complotisme et la désinformation, et laisser de côté les fausses informations, qui ne sont pas des connaissances, mais des opinions ou des croyances.

2) On le voit de façon plus consciente

De cela résulte de meilleurs choix, plus conscients. On ne fait plus les choses au hasard, mais par connaissance. Dans le domaine de l'alimentation, par exemple, on mange mieux si on a la connaissance de la composition des aliments, et qu'on mange en conséquence.

II. Non, le goût de la science ne nous aide pas à voir le monde autrement

1) Le risque de la course scientifique

Voir le monde demande une observation simple, qui ne doit pas être technicisée par un regard scientifique systématique. Le goût de la science peut empêcher de voir ce qu'il faudrait juste voir simplement. Nos connaissances peuvent paradoxalement occulter une partie de la vérité.

2) La place de l'erreur dans la recherche scientifique

Par ailleurs, la science est un état de la connaissance à un moment, mais on sait que ces connaissances et conclusions ne sont que partielles, et deviendront obsolètes, poussées par

l'Étudiant

d'autres recherches et conclusions plus récentes. La vérité scientifique n'est donc pas la vérité du monde, qui lui est toujours supérieure, et dans laquelle elle s'inclut. Le goût de la science peut donc même entraver la justesse du regard qu'on devrait porter sur le monde.

3) L'irréductible part de subjectivité de celui qui regarde

Enfin, « voir le monde » suppose quelqu'un qui regarde. Tout regard doit irréductiblement garder une part de subjectivité. Or, la subjectivité est par définition exclue de la science. Le goût de la science nous fait donc voir le monde autrement, mais ce n'est pas une « aide », justement, c'est une entrave à la connaissance de la vérité. Pour connaître la vérité, il faudrait toujours garder une part d'« émerveillement », ce qu'Hubert Reeves rappelle à plusieurs reprises (texte de contraction), et qui est le propre de la subjectivité.

l'Étudiant

Sujet C : Graffigny, Lettres d'une Péruvienne. Parcours : « un nouvel univers s'est offert à mes yeux ».

Contraction de texte

Au départ, certains récits de voyage sont des guides utiles pour les voyageurs qui profitent des découvertes des voyageurs précédents. D'autres racontent les aventures de héros imaginaires. Ces deux types de récits de voyage coexistent. Au XVIII^e siècle, le voyage devient un art propre à la contemplation et au sentiment de soi. Le XIX^e siècle est quant à lui un moment d'exploration et de recherche, et même si la destination majoritaire demeure l'Orient, chaque récit est différent. Il exprime en effet la sensibilité singulière du voyageur, qui rend compte de ses impressions de voyages plus que de sa destination. Le voyage est paradoxalement inconfortable, frustrant car on manque de temps et de familiarisation, mais il est aussi fascinant, contrairement au tourisme, qui enferme le voyageur sur des chemins tout tracés qui entravent toute possibilité de récit singulier.

Nous avons aujourd'hui des facilités et des raccourcis pour découvrir l'Orient et écrire sur lui. Inversement, des voyageurs orientaux écrivent sur leur découverte de l'Occident. Ainsi vivons-nous dans un contexte qui nous distingue du voyageur du XIX^e siècle : le monde entier fait l'objet de voyages. Inutile donc d'aller loin : voyager consiste simplement à faire l'expérience de la différence et de la confrontation.

Essai : le voyage permet-il toujours de découvrir un autre univers ?

I) Oui, le voyage permet de découvrir un autre univers

1) La découverte de l'autre, de ses coutumes, de ses normes

Le voyageur peut vouloir aller à la rencontre de l'autre dans un esprit d'ouverture, de connaissance et de tolérance. Il voyage lentement, prend son temps, dîne et dort chez l'habitant. Il s'agit d'une curiosité philanthropique. Il en ressort très enrichi, voire apaisé. Il a pris du recul, remis en cause ses propres habitudes, croyances et certitudes.

Dans un contexte moins louable, le voyageur porte un regard colonisateur : il ne voyage pas pour découvrir, mais pour développer une stratégie de conquête et voir quel profit il pourrait tirer de ces nouvelles contrées pour son propre enrichissement : rien d'altruiste dans ce cas, rien de généreux non plus. Il découvre un autre univers, mais il n'est pas attiré : il tire plutôt vers soi.

2) La recherche du dépaysement, des paysages et des climats

Une autre raison de voyager peut être la recherche du dépaysement. On veut sortir de nos habitudes et voir autre chose que ce qu'on connaît déjà. C'est pourquoi les Orientaux viennent visiter Paris, alors que les Parisiens voyagent en Orient : cela n'a rien de logique, si ce n'est sa logique à soi. On veut aller voir ailleurs, et l'ailleurs de l'un n'est pas l'ailleurs de l'autre. Ainsi découvre-t-on de nouveaux paysages, de nouveaux climats, entre déserts arides, buildings américains, montagnes de roches arméniennes ou innombrables khatchkars.

II) Non, le voyage n'a pas toujours pour objet de découvrir un autre univers

l'Étudiant

1) La répétition du même voyage : repasser aux mêmes endroits

Le voyageur peut vouloir faire deux fois le même voyage, en repassant si possible aux mêmes endroits. Il ne veut pas découvrir, il veut approfondir ce qu'il a découvert. La démarche est celle de la connaissance, et non celle de la découverte, qui ne peut se faire qu'une fois. Il veut s'approprier, faire sien, aimer cet endroit. Il ne veut pas consommer, il veut savourer, il veut vivre un moment dans cet endroit sans l'enthousiasme propre à la découverte. Le voyage n'a pas toujours pour objectif la découverte d'un autre univers, mais son appropriation.

Et au-delà de deux fois : on a parfois beaucoup de plaisir à aller souvent voire très souvent dans un lieu qu'on connaît bien, justement parce qu'on y est bien. Il s'agit de lieux familiers, mais au loin, une sorte de point d'asile à la fois dépaysant et familier, où l'on se ressource toujours avec paix et joie.

2) La découverte de soi : c'est soi-même qu'on découvre en voyageant

Finalement, c'est soi-même qu'on découvre en voyageant, c'est soi-même qu'on va chercher. On se déplace, on va voir d'autres personnes, on découvre d'autres habitudes, usages ou religions, parce qu'on accepte implicitement de se confronter, d'être bouleversé et remis en cause. On apprend un peu la langue avant de partir, en se disant qu'on saura sûrement quand même mobiliser un peu notre anglais scolaire pour communiquer. C'est une épreuve qu'on s'impose, qui nous pousse dans nos retranchements et nous fait grandir, ce qui est, comme le souligne Mathias Enard (texte de contraction) aussi inconfortable que fascinant. On découvre alors des contraintes, des manques liés au voyage. Nicolas Bouvier raconte ainsi dans *L'Usage du monde* tout le poids qu'il a perdu lors de son voyage d'un an : il ne pesait plus que 50 kilos, et son compagnon de voyage Thierry Vernet aussi. Au sens propre comme au sens figuré, ils avaient maigri, s'étaient débarrassés du superflu, avaient découvert l'essentiel, parfois dans la douleur du dépouillement.